

Lettre 53

Gorze¹, 8 Janvier 1940

Voici mon adresse :

La 11^{ème} compagnie de travailleurs espagnols, Gorze (Moselle).

Chers épouse et fils, je souhaite que vous soyez en bonne santé. Moi je le suis pour le moment. La présente lettre confirme notre arrivée au nouveau camp, et vous donne notre adresse. Notre voyage s'est très bien déroulé. Nous sommes passés par Lyon et Dijon, qui d'après ce que nous avons vu, sont deux villes importantes.

Cette région est plus chaude que celle des Alpes. Il y a peu de neige. Notre travail consiste à construire un campement de mille baraques. Nous tous pensons que notre séjour ici ne durera pas, puisque nous sommes un rassemblement de pas de compagnies de travailleurs espagnols. Le dit voyage a duré un jour et demi (avec deux nuits de train). Il a été long mais nous l'avons bien vécu. En arrivant, la première nuit Juan et moi avons dormi ensemble. Après il est parti avec les autres chauffeurs à Gorze, un village situé à 2 kilomètres du campement. Tous les jours il vient nous ravitailler, ce qui nous donne l'occasion de nous voir. Ce département s'appelle Moselle. Nous nous trouvons à 200 kilomètres du front.

Lorsque tu m'écriras, n'oublie pas de me dire si tu as reçu les deux colis et s'ils sont arrivés avec tout ce qu'ils contenaient au départ. Nous, nous ne pouvons pas vous envoyer de l'argent, car nous gagnons très peu, mais nous tâcherons de vous envoyer tout ce que nous pourrons, tout comme aujourd'hui, nous l'avons fait pour vous aider à vivre. En attendant que notre situation s'arrange, ce qui nous manque le plus est de connaître des gens de confiance parce que ce que ne peut l'un, l'autre le peut. J'ai toujours entendu dire qu'on doit avoir des amis, même en enfer. En changeant si souvent, nous ne pouvons prendre racine nulle part. A l'instar des pèlerins : nous avons beaucoup d'auberges et peu d'amitiés. Je suis plus que satisfait de ce que tu me dis de Sébastien. Je vois qu'il a la volonté et l'intelligence de comprendre en bon fils qu'il est, qu'il doit se dévouer pour vous.

Donnes de ma part des remerciements à madame Teresa pour tout ce qu'elle vous aide, et dis-lui que le jour que nous le pourrons nous la récompenserons au triple.

¹ Gorze est situé dans le département de la Moselle dans le nord-est de la France, non loin de la frontière allemande.

Lettre 54

Gorze, 19 Janvier 1940

Je commence ma lettre en manifestant la joie que j'ai eue en lisant dans la votre que vous êtes en bonne santé. Malheureusement j'y lis aussi le découragement et l'amertume contenus dans beaucoup de tes lettres. Avec le désespoir tu n'arriveras qu'à perdre la santé. Il faut te résigner davantage pour pouvoir t'adapter aux circonstances présentes. Comme tant d'autres fois, je te conseille à nouveau, mais je vois qu'il m'est difficile de te fourrer dans la tête que, nous le voulions ou pas, nous sommes obligés de force à passer par ce mauvais chemin. Moi je veux que tu reprennes le dessus. Voyons si en donnant plus de temps au temps nous pouvons améliorer notre situation. Si nous nous désespérons et perdons la santé, nous n'aurons pas le temps d'être un jour heureux comme nous le méritons en disant amèrement : c'est fini ! Tu t'es mis – plus qu'on t'a mis – dans la tête que si on nous a transportés si loin pour être si près du front, c'est pour construire des fortifications et creuser des tranchées, ce qui t'effraye beaucoup. Ce n'est pas vrai ! Nous ne faisons pas cela et nous ne le ferons pas. Ici nous élevons de grandes barques et dans les Alpes nous arrangions des routes. De sorte que tu ne dois pas avoir de crainte. Tu peux être rassurée en ce qui concerne notre sécurité. Le principal est de trouver une solution à votre situation, chose que me préoccupe. Quoique je ne croie pas qu'ils le feront, je crains quand-même qu'on vous fasse sortir du Refugio et qu'ils vous mettent dans un camp où vous dormirez sur le sable. Afin d'effacer l'in vraisemblable de la pensée, j'ai la volonté et la sagesse de voir le bon côté de chaque situation. En dehors de la mort, il n'y a pas de fait, si mauvais soit-il, qui n'ait point quelque chose qui te permette de la supporter et de le vaincre. Je tiens à te proposer une chose. Il se peut qu'en ce moment vous ne puissiez pas la faire, mais vous devez vous accrocher à elle, parce que, même si cela demande du temps, elle est l'unique façon de vous sortir du désespoir que vous consume. Donc, si vous le pouvez, œuvrez de cette façon : premièrement, que Maria sorte pour travailler et, une fois placée, qu'elle fasse tout ce qu'elle pourra pour faire embaucher Juana à ses côtés, celle-ci étant capable d'accomplir quelques menus travaux. Le principal de cette affaire est d'oser commencer. Deuxièmement que Valero sorte pour aller travailler avec Sebastian, même gratuitement. En travaillant tous les quatre, n'importe quel patron des fils et des filles peuvent te réclamer, non pas pour vivre chez eux, chose que tu ne pourras pas obtenir, et c'est logique, mais pour te faire sortir du Refugio. Libre d'agir à ta guise, tu pourras chercher jusqu'à trouver ne serait-ce qu'une chambre, pour toi et les petits. Cela fait, je crois qu'avec l'aide de tous vous pourrez mieux vivre, tous les quatre. Tout compte fait, pour obtenir une réclamation qui te sorte du Refugio, il est nécessaire d'attendre jusqu'à ce que les quatre grands travaillent. Depuis mon isolement, je ne vois pas une autre solution.

Je suppose que la demande que fit Maria ne lui arrivera pas approuvée, vu qu'elle lui sera inutile. Heureusement qu'elle ne l'as pas reçue dernièrement, car nous aurons une peine de plus en sachant qu'elle se présenterait dans les Alpes alors que nous voyagions en direction de la Moselle. Oui ! Heureusement que vous êtes tous ensemble et vous consolez mutuellement. Maintenant œuvrons pour obtenir des choses meilleures. Nous sommes condamnés à vivre pour voir comment nous pourrions améliorer notre vie, à nous.

Cher fils Valero. Tu me dis que ton désir est d'aller travailler avec Sebastian afin de contribuer à l'aide de ta mère et de tes frères. Félicitations pour la volonté que tu as. Tâche d'être un homme à cent pour cent, obéissant à tes supérieurs. Ce que je vous prie à tous est que vous ne vous battiez pas entre frères. Moi, j'ai toujours rêvé d'aller vivre dans une capitale afin que vous puissiez étudier dans quelque collège. Pour le moment, vous devez apprendre par vous-mêmes, regardant, écoutant et imitant les gens honnêtes.

Alors Valero te voilà au courant. Voyons si le couplet qui suit dit vrai :

*Marche et parcours le monde
Car le monde t'apprendra à vivre;
Si tu vis dans le désordre
Le monde te corrigera.*

Cher fils Anastasio. Dans ton dernier dessin, le plus important de tous, ceux que tu m'as envoyé, je vois que tu as des aptitudes pour le dessin, aptitudes que, si tu t'y appliques, pourraient te servir beaucoup demain. Tu ne peux pas te figurer la satisfaction que m'a causée ton œuvre, vu que tu es encore très jeune. Je t'assure que, pour l'âge que tu as, ton dessin est très bien fait. Ne perds pas, ni l'illusion ni la confiance. Le jour viendra où nous nous unirons et pourrons te donner l'enseignement que te correspond. En attendant, continue en te perfectionner en demandant des conseils, car « à bon vin, point d'enseigne ». Chers fils Laura et Alicia. A la place d'un conseil (la seule chose que je pourrai vous donner et ne vous donne pas, vu que vous êtes encore dans « l'innocence » je vous offre le baiser que vous vous réserve pour le jour où je pourrai vous le donner, joue contre joue.

Rien de plus. Beaucoup de souvenirs pour mesdames Engracia et Teresa. A madame Teresa, dis-lui de ma part que je souhaite qu'elle aille mieux afin de recouvrer ce qui est notre trésor : la santé. Quant à toi, conserve la sérénité et le sang froid jusqu'à l'arrivée du jour où nous pourrons jouir tous deux, entourés de nos enfants, les seuls êtres sur terre qui sont dignes de notre confiance. Moi, je n'ai plus confiance dans tous les autres.

Lettre 55

Gorze, 20 Janvier 1940

Cette lettre à la vôtre du 16, laquelle m'a réjoui en voyant que vous êtes en bonne santé et que vous avez repris courage. Je ne comprends pas pourquoi tu t'affliges en sachant que je dois laver mon linge et que je me vois moins souvent avec Juan. Arrête de ne voir que les inconvénients ! Tu sais bien que personne ne lavera mon linge à ma place, et, comme il y a tant de compagnie, Juan a beaucoup plus de travail. Crois-moi, tu n'as pas à t'en faire pour moi. Le plus grand et plus difficile problème à résoudre est celui de votre situation et cela parce que vous êtes plus faibles physiquement. Votre affaire résolue, tout deviendra parfait parce que je me débrouillerai toujours d'une façon ou d'une autre, et cela d'autant plus lorsque je me sentirai tranquille. Je sais que pour vous ça ne peut pas être aussi facile, et encore moins si le rhumatisme te reprend. Si tu deviens impotente, alors oui, ce sera du sérieux. Je crois que si le rhumatisme te gêne, c'est la faute de votre literie misérable et, par conséquent, pour le peu de literie que vous avez afin de vous couvrir. Fais le possible pour acheter une ou deux brassées de paille. Tu verras que si tu as suffisamment de la paille tu auras moins froid parce que tu pourras mieux envelopper les pieds qui sont la partie du corps qui souffrent le plus en hiver. Surtout fais tout, ce qui est à ta portée pour te préserver du froid et pouvoir résister jusqu'au printemps. Le soleil soulage beaucoup les misères. Pour remplacer le manque de couvertures, tâche d'avoir de la paille en abondance. Ainsi, sans rendre malade ta bourse (qui si faible) tu guériras ton corps.

Tu me réjouis en me disant que Sebastian est venu vous voir. Au moins tu as tous tes fils à côté de toi, chose que toutes les mères ne peuvent pas dire. En plus, ça nous tranquillise de savoir qu'il a eu de la chance d'être tombé dans cette bonne maison. Il travaille beaucoup mais en vivant bien. Il n'y a pas de pays de Cocagne. Je veux écrire à ses patrons afin de les remercier pour le bien qu'ils le traitent. Tu me dis que je demande avec insistance un emploi d'agriculteur, puisque « qui ne demande rien n'a rien », eh bien, jusqu'en Mars il est inutile d'essayer car cette région est très froide comme doit l'être toute la France vu que tu me dis que où vous êtes il gèle aussi beaucoup et que la pluie perturbe bien de jours et de nuits « Aux chevaux maigres vont les mouches ». Soit ! Mais il n'existe rien qui n'ait une fin.

Alors, armez-vous de patience et de courage.

Lettre 56

Gorze, 27 Janvier 1940

Benigna, tu me dis qu'on t'a parlé d'un contrat pour aller dans une ferme où nous pourrions être ensemble. A toi de voir ce qu'on peut faire de mieux. Si en travaillant nous gagnons les francs indispensables pour assurer les besoins matériels de nous tous, on accepte sans hésiter entre le pour et le contre, et cela même en sachant qu'au début nous serons dans le pétrin. Ce qui compte c'est de nous unir et de pouvoir vivre librement ensemble. Il est temps que tu quittes le Refugio.

Dis-moi si le dit contrat consiste à ce que nous soyons métayers ou ouvriers dans une ferme. Si c'est pour être métayers, demande si la ferme dont il est question est habitable si elle est meublée ou si son mauvais état a besoin de beaucoup de réparations. Tout compte fait, ce que toi tu feras sera bien fait.

Bien, mais tu dois admettre que nous ne pourrions pas être la famille au complet parce que Maria dépend de son mari et Sebastian est obligé d'accomplir son contrat. Tiens-moi au courant. Moi je n'ai pas confiance dans ces gens méprisables qui nous promettent beaucoup pour mieux nous embrouiller.

Cher fils Valero. Ta lettre m'a fait plaisir parce que je vois le goût que tu as pour les études et rêves d'avoir une encyclopédie. Les opérations de calcul que tu m'envoies sont correctes. Je t'envierai de nouvelles pour que tu trouves leur solution en multipliant et en divisant. L'essentiel est que tu ne perdes pas l'envie que tu as d'étudier, car tes connaissances te serviront pour plus tard. Chère fille Juana. Tu me demandes si j'ai besoin d'une paire de gants. Je te remercie de tout cœur pour ton amour et ta bonne intention mais j'en n'ai pas besoin, vu qu'on nous a donné une paire suffisamment bonne pour combattre le froid. Cher fils Anastasio. Tu me promets un autre dessin, encore plus beau que le précédent. Bien, je l'attends avec impatience et te félicite d'être si appliqué.

Cher fils Lauro et Alicia. Je suis vraiment désolé que les Rois (Noël espagnol) ne vous aient rien apporté, néanmoins vous me comblez de bonheur en me disant que lorsque nous serons ensemble vous aurez tout, même les jouets comme ceux qu'on les enfants français. Vos paroles et la confiance que vous avez sont un cadeau pour moi. Jusqu'au jour où se réaliseront vos rêves, moi je puis seulement vous envoyer des baisers par courrier. Avec eux j'ai rempli cette enveloppe. Ayez confiance, mes fils. Pour le moment, continuez en utilisant, comme vous le faites, le jouet le plus merveilleux dont nous a doté la nature le cerveau. Il est primordial que vous ne vous ennuyiez pas.

Lettre 57

Gorze, 31 Janvier 1940

Je réponds à la votre du 29. En elle je vois que vous avez la santé et vous vous entêtes pour venir à bout des démarches relative à notre union. Je sais qu'elles sont entre de bonnes mains. Vous me réjouissez également en m'annonçant la bonne nouvelle concernant Maria ². Benigna, d'après ce que tu m'écris, je pense qu'elle a eu de la chance en trouvant cet emploi, et cela d'autant plus en sachant que, quoique n'y travaillant que depuis quelques jours tout le monde est content : elle, sa patronne et vous. Moi aussi je le suis parce que sont travail ne peut pas être aussi dure que celui des champs. Il vient de s'accomplir ce que je désire tant : que chacun de vous avance en améliorant sa vie. Avec plus de temps nous arriverons à ce que j'aspire depuis toujours : obtenir le bien être en gagnant suffisamment pour vivre comme la nature l'exige. Mes conseils seront inutiles si nous ne luttons pour maintenir la santé et la patience indispensables afin de pouvoir jouir heureux en famille les jours que nous réserve le destin. Moi je suis toujours le même, donc, vous connaissez ma forme de penser et savez ce que j'ai toujours dit : le temps mûrit tout. Tant que nous aurons la santé, nous pouvons nous considérer heureux. L'argent seulement s'obtient de trois façons : en héritant, en volant ou à la force du poignet. Nous, nous avons le droit à la troisième solution, puisque nous avons tout perdu, tout sauf l'honnêteté.

Juan vient chaque jour au campement avec le ravitaillement. Aujourd'hui même nous sommes restés ensemble un long moment. Lui aussi m'a raconté ce qui est arrivé à Maria, chose qui nous a amusés, puisqu'elle narre qu'elle est dégoûtée des gâteaux ; qu'elle a mal à l'estomac rien qu'en les voyant où qu'elle aille dans la pâtisserie. L'exception confirme la règle. Jamais Maria n'aurait cru que le jour où nous manquerions de pain elle se rassasierait de gâteaux. La preuve que dans la vie tout peut arriver. Voilà pourquoi quand on se trouve mal, on ne doit pas désespérer car, quoique la vie soit courte, elle est assez longue pour que nous soyons, un jour ou un autre, heureux. Celui qui se désespère au point de perdre l'esprit perd l'occasion de profiter du bonheur futur. C'est comme une loi : on doit supporter la souffrance, quand celle-ci se présente, afin de vivre avec plus de désir ardent les jours heureux. A quoi nous servirait la bonne vie si nous n'avons plus la force de vivre ? Quel est l'avantage d'avoir ce qu'on n'a pas pu – ou on a refusé – avoir ?

A propos du froid qu'il fait ici, eh bien, ne vous chagrinez pas car nous le combattons en ayant le dessus. Nous avons une bonne baraque avec un bon poêle en son centre. Nous sommes 17 dans chacune d'elles. Nous dormons sur des lits en bois et des matelas de paille. La nourriture est acceptable. Le travail est peu et nous avons beaucoup de tranquillité. J'ai du temps de reste pour laver et raccommoder les vêtements et reprendre les chaussettes et les gants. Je suis devenu un repriseur de première catégorie.

² Par l'intermédiaire de Ramon, fils de Madame Engracia, Maria fut embauchée comme aide dans une pâtisserie où Ramon était le chef pâtissier

Lettre 58

Gorze, 17 Février 1940

J'ai été très chagriné en lisant, dans ta lettre du 9, l'abject traitement que vous avez eu de la part de monsieur le commissaire et des gendarmes ³, lesquels je n'imaginai pas si grossiers. Ils le sont, et beaucoup, pour t'avoir fait ce que tu ne mérites pas. Je dis cela avec colère parce que je crois avoir accompli mon devoir, c'est-à-dire, participé personnellement aux besoins de la nation. Dès que j'ai mis le pied en France, je me suis senti débiteur envers elle. Jour après jour j'ai remercié ce pays pour nous avoir permis de nous réfugier, à nous et à nos fils. Comme je le pensais et désirais comme je viens de le dire, sitôt que le gouvernement français fit appel à la volonté des travailleurs espagnols, je crus que mon devoir était de répondre présent afin de payer de retour la nation qui nous donna asile. Et ainsi je le fis. Par conséquent, à la fin d'avril 1939, je m'enrôlai à la 11^{ème} compagnie, sous le commandement du Ministère de l'intérieur. Ladite compagnie partit le 28 du même mois et aujourd'hui, je me trouve ici, dans le Moselle, fier d'être bien noté par le capitaine de la compagnie.

En plus, quatre de mes fils aidèrent les viticulteurs français à la récolte du raisin, et auraient fait d'avantage si on leur avait demandé. Cela dit, je ne comprends pas, et suis peiné qu'on t'ait traitée si injustement. Les méchants ont toujours aimé se moquer des malheureux qui tirent le diable par la queue. A ces être si grossiers et si mal élevés j'adresse ce dicton : « *Celui qui fait le bien mérite, même tard d'être récompensé* ». Ne connaissant pas leur adresse, voici jointes à ta lettre, deux autres, l'une destinée à Madame Engracia et l'autre au patron de Sebastian. C'est tout. Nous nous expliquerons plus amplement dans notre prochain courrier.

Dans ma prochaine lettre je t'enverrai la lettre destinée à la patronne de Maria.

³ Les réfugiés étaient sévèrement contrôlés par les gendarmes et le commissaire responsable du Refugio. Ils n'acceptaient pas les protestations. A la moindre plainte ils répondaient par l'expulsion en Espagne. Obligée de quitter le Refugio sans argent et sans pouvoir trouver un logement dans le village Benigna demanda de l'aide aux responsables. Lesquels lui répondirent que si elle n'était pas contente elle n'avait qu'à retourner en Espagne.

Lettre 59

Gorze, 17 Février 1940

Pour Madame Engracia (résident à Mézin, Lot-et-Garonne)

Chère Madame,

Après me salutations, je m'empresse de vous remercier pour l'aide morale et matérielle que vous prodiguez à mes chers épouse et fils. Comment aurais-je pu penser qu'un jour je pourrais raconter qu'en France je rencontrerais, en une personne, un refuge pour mes êtres chers, maltraités et ayant de la peine ?

Vos services désintéressés font de moi le responsable qui s'engage à vous rendre tout ce que nous vous devons. Oui, je m'engage personnellement de m'acquitter de cette dette ; pas seulement moi, mais aussi mon épouse et nos fils. Nous tous contribuerons afin de vous récompenser pour ce que vous leur avez donné au moment où ils en avaient un si grand besoin.

Rien de plus. Meilleurs souvenirs pour vous et toute votre aimable famille de celui qui n'a pas encore le plaisir de vous connaître.

Votre attentionné et très dévoué serviteur qui baise vos mains.

Marcelino Sanz Mateo

Lettre 60

Gorze, 17 Février 1940

Pour Monsieur Desbarats (au Laca, Courrensan, Gers)

Cher Monsieur,

Avant tout je vous salue cordialement, et puis je vous fais savoir la satisfaction que j'ai en étant au courant des bonnes relations que vous avez avec mes fils Sebastian et Valero. Relations qui, je n'en doute pas, ne cesseront d'être un bon souvenir pour tous. Étant le patron de vos employés, je me permets de vous demander la faveur qui suit : avant tout que vous ayez la patience qu'exige l'âge, et, par conséquent, l'ignorance qu'ont mes fils en ce qui concerne le parler et le travail qu'ils doivent accomplir chez vous. En second lieu, puisque moi je ne peux être à leur côté je veux que vous comportiez, avec eux, avec l'autorité et la sagesse du père que vous êtes. Je vous donne la permission de les réprimander pour tout ce que vous jugerez nuisible pour autrui et, y compris, pour eux-mêmes. Vous savez bien que la jeunesse manque d'expérience et de précautions. Si à la suite d'un cas grave, vous ne vous croyez pas autorisé à les punir, je vous prie, au moins, de me notifier les faits afin que moi, depuis ici, je puisse les réprimander et, à nouveau les remettre sur le bon chemin.

Rien de plus. Meilleurs souvenir à votre épouse et votre famille, et, vous Monsieur Desbarats, recevez les remerciements de votre serviteur qui serre vos mains.

Marcelino Sanz Formento

Lettre 61

Gorze, 26 Février 1940

J'ai reçu la votre datée du 22, et, comme d'habitude, je vous réponds rapidement. Benigna, je suis heureux de savoir que tu as surmonté le désagrément qu'on t'a donné. Ne nous trouvant pas en terre promise, mieux vaut nous taire bien que nous ayons raison. Pour toute plaie il existe un remède. Je suis conscient que en te voyant seuls avec tes trois fils, tu es malheureuses mais au moins, tu as les trois plus jeunes ceux qui ont le plus besoin de ton amour et de ta protection. Ici, dans ma baraque, il y a un compagnon désespéré. Il ignore pour quelle raison on a emporté sa femme pour travailler de force, et on a mis ses fils dans une colonie, en prévenant les parents que s'ils protestaient ils seraient renvoyés en Espagne. Il y en a un autre qui a sa femme dans un prison d'Espagne et ses deux fils en Russie. Et encore un autre, lui ici avec nous, son épouse dans un hôpital des Asturies et ses six fils il ne sait où. Que de familles ont été éparpillées par la guerre ! Je ne comprends pas pour quelle raison des hommes font payer à des innocents le comportement des politiques coupables. Très nombreux sont ceux qui sont emprisonnés ; et combien sont ceux dans le monde qui souffrent de l'exil ? Hélas, malheur à qui cela arrive !

Tu éveillés ma curiosité en ne me disant rien des lettres que j'ai jointes à la tienne, adressées à Madame Engracia et au patron de Sebastian pour les remercier et tout particulièrement à Madame Engracia laquelle t'a rendu un grand service le jour tragique où tu avais impérativement besoin de vingt cinq francs ⁴ alors que tu n'en avais qu'un . Cette histoire me rappelle celle – non tragique – de notre unique pièce de dix centimes que nous possédions et que nous donnâmes aux comédiens qui jouaient sur la place du village. Cette nuit là nous nous couchâmes plus pauvres que Job, mais morts de rire ⁵. N'oublie pas de me dire si tu as reçu le récépissé de 45 francs. Sûrement qu'ils sont déjà bien dépensés dans ce que tu as besoin. Je suis désolé de ne pouvoir vous envoyer d'avantage. Le fait de savoir que vous souffrez et que je ne puis intervenir en quoi que ce soit est ma plus grande peine. Nous sommes forcés de supporter notre mal avec patience jusqu'à l'arrivée de jours meilleurs. Tu me dis que sur la photo je parais avoir 61 ans. J'aimerais bien les avoir parce qu'il court la rumeur disant qu'on va envoyer le plus âgés à travailler dans un camp. Personne ne sait si cela arrivera, car ici se répandent tant de rumeurs qu'on ne sait plus, et même on ne veut plus savoir, ce qui se dit. Moi je crois ce que je vois et au proverbe affirmant : « *il est plus facile de dire que de faire* » .

En parlant d'Espagne, je crois t'avoir déjà dit que mes parents m'ont envoyé des bons souvenirs dans une lettre qu'a reçue el Fin. Apparemment, la lettre est de sa femme, quoique ce n'est pas son écriture. J'ai cru comprendre que mon père était – ou est – en prison, vu qu'ils me disent qu'il se remet de sa maladie. C'est tout ce que je peux te conter de notre pays.

Tu me demandes si j'ai reçu les dessins et les opérations de calcul de nos enfants. Eh bien, oui, je les ai reçus et ils m'ont donné beaucoup de joie. Je te répondis sans parler de cela parce que je l'ai reçu dans la lettre où tu me racontais ton calvaire. Ce que tu m'a envoyé est parfait. Je suis très, très content d'apprendre que les quatre aillent à l'école. En obtenant cela, tu leur as fait faire un pas de géant. Cette nouvelle est si fabuleuse que j'ai du mal à la croire ... C'est bien vrai ? Maintenant, toi, tâches si tu peux, de faire moins de lessives, vu que l'eau nuit à ta santé. Dis aux enfants qu'ils me racontent quelle impression ils ont eu en allant à l'école.

⁴ Argent que Madame Engracia prêta à Benigna pour payer un mois de loyer à l'avance d'une pièces qu'elle trouva en ville, ce qui lui permit de quitter le Refugio

⁵ Jeunes mariés, Benigna et Marcelino donnèrent l'unique monnaie qu'ils avaient à des comédiens ambulants qui jouaient sur la place du village

Lettre 62

Gorze, 2 Mars 1940

Votre lettre du 29 Février a été pour moi une consolation. Votre situation s'est améliorée et, des très nombreuses lettres celle-ci est la première, l'unique où je te trouve plus conforme à la raison. Tu ne peux pas t'imaginer qu'elle a été ma joie en lisant que vous êtes tous mieux, car vous êtes au cœur de tous les soucis. En étant sûr, moi je peux, - et je sais -, supporter la souffrance beaucoup mieux que vous. En me disant que vous avez du courage, vous m'aidez à vivre notre mauvais pas jusqu'à ce que nous puissions nous unir. Peu à peu tout arrivera. L'essentiel est de ne pas perdre l'espoir que demain nous serons tous les deux entourés de nos enfants. Ils sont nos soucis, mais ils sont aussi l'espérance de notre vie, notre fierté, ce que nous avons de meilleur. Chaque fois que je reçois leurs lettres où je vois leur écriture, leurs opérations de calcul et leurs dessins, plus les bonnes notes pour leur conduite, aussi bien dans le travail que dans les études, mon cœur déborde de joie. Dans les pénibles circonstances où nous nous trouvons, que pouvons nous espérer de plus que cela, si ce n'est plus de résignation ? La vie que nous vivons nous force à nous adapter avec réalisme à la situation présente, tout en sachant que même les français doivent abandonner leur maison et se séparer de leur famille. Tout comme nous, eux aussi vont souffrir les barbaries de la guerre, mais, cependant, avec l'avantage qu'ils ne sortiront pas de France, puisque les pays qui les entourent sont des dictatures fascistes.

Je sais que je n'ai nul besoin de te le répéter, mais donne mes meilleurs souvenirs à ces si bonnes et si nobles dames qui vous aident tant. Voyons quand nous pourrons payer en retour tant de bienfaits. Pour le moment dis leur que jamais l'un de nous les oublieront. A tout jamais, dans notre mémoire elles seront le sourire, la main qui se tend et le cœur qui reconforte ceux qui sont dans le malheur. Vous voyez comme dans les pires moments, il y a toujours une lueur d'espoir ? Tu me dis qu'on vous a convoqués à la mairie. A ce propos ici il y a un compagnon qui a reçu une lettre de sa femme lui disant qu'on lui donne 10 francs pour elle et 5 pour chaque enfant. Tu me diras si c'est la même chose pour vous.

Tu crois savoir que bientôt nous irons avec la famille, alors que nous ne savons rien du tout. Le bruit court que ceux qui ont quarante-cinq ans et plus seront envoyés travailler la terre. Quelqu'un qui était employé comme manœuvre dans le camion de Juan a eu ce coup de chance. Nous ne savons pas si un tel décret s'appliquera à nous car si la personne dont je te parle est retournée chez elle, c'est parce qu'elle est de nationalité française.

Je suis très satisfait que Juana se trouve à tes côtés, vu qu'elle est trop jeune pour travailler hors de la maison. Cher fils Anastasio. Je ne me sens pas de joie en sachant que tu as tant de cahiers et tant de livres. Saches qu'ils sont tes meilleurs amis. Même si tu ne comprends pas ce qu'il te dit, écoutes très attentivement ton maître et tu finiras, à la longue à deviner ce qu'il dit, et puis, à bien le comprendre. Le conseil que je veux te donner est que tu n'ai pas envie de la chose appartenant à un enfant, car le voleur est comme la balance romaine : elle commence avec des grammes et finit par arrobes. Pour voler, le voleur est capable de tuer. Étant maintenant l'aîné de la maison, il t'incombe de conseiller tes petits frères.

Lettre 63

Gorze, 7 Mars 1940

Avec la présente lettre je vous adresse la joie que j'ai eue lorsque j'ai eu entre mes mains la tienne datée du 3. Tu me redemandes des photos. Eh bien, je te les envoyées dans ma dernière lettre. Je pense que lorsque tu recevras celle-ci tu les auras vues et revues. Il y en a trois. Sur l'une d'elles nous sommes Juan et moi près du camion, et dans les autres nous deux avec le groupe. Moi je suis sorti avec la figure assombrie par mon chapeau. Ce détail mis à part, nous sommes assez bien.

Me référant à la lettre des enfants, je ne veux pas que vous formiez des colloques, ni que vous veuillez enseigner et commenter à qui que ce soit ce qui est en train de se passer. Bientôt je vous dirai tout de bouche à oreille. Benigna, je m'étonne que tu ne me dises rien au sujet d'Alicia alors que tu as écrit à Juan qu'elle a eu un léger accident. Je te prie de me raconter ce qui lui est arrivé dans ta prochaine lettre. Je suppose que quand tu recevras cette lettre elle sera tout à fait bien. Et la subvention, continues-tu à la recevoir normalement ? De même, tu ne me racontes rien sur votre vie. Je souhaite qu'elle aille en se normalisant. Nous, nous continuons sans connaître la guerre. Il nous semble même qu'il n'y en a pas. A ce sujet nous sommes très tranquilles.

Cher fils Anastasio. J'ai reçu ta lettre datée du 3, laquelle m'a réjoui en voyant que tu es en bonne santé et que tu as toujours la même volonté pour les études. Tu satisfais ce que je désire. C'est en se comportant ainsi que les enfants arrivent à être des hommes ayant un avenir. Le studieux gagne le respect des autres et obtient des bons points. Lis autant que tu pourras parce que les livres sont des portes s'ouvrant sur le savoir. L'enfant qui n'étudie pas arrive également à être un homme, mais ayant peu de valeur. La véritable richesse de l'homme est sa culture son éducation, trésors qui s'obtiennent en écoutant les maîtres et en consultant les livres. Les livres sont les meilleurs amis de l'homme, amis mais tu dois choisir les bons, car tous ne le sont pas. Ton père qui souhaite tant être à côté de toi pour te conseiller dans tes études, te serre dans ses bras.

Chère fille Juana. Dans la tienne du 3 je vois également la soif que tu as pour apprendre plus que tu ne peux. Je suis très satisfait de toi, car tu me démontres la bonne aptitude que tu as pour les études. Je te dis la même chose qu'à ton frère : les études t'ouvrent le chemin qui te mènera jusqu'à être, pour toujours, une femme de valeur. Une femme peut se valoir par elle-même, mais il lui manquera toujours quelque chose..., ce que seulement les études peuvent donner. La guerre t'empêche d'être une élève assidue ; tu as entendu autour de toi plus de pleurs que de rires et vu plus de misère que de richesse, mais sois patiente puisque tu n'as pas encore beaucoup d'années. On sait avec certitude qu'avant de sourire pour la première fois, à sa naissance l'enfant éclate en sanglots. Un jour, pas très lointain, tu commenceras à vivre ce qui peut s'appeler la vie.

Rien de plus. Mes meilleurs souvenirs pour tous ceux qui vous demanderont de mes nouvelles, et pour les dames Engracia et Teresa.

Lettre 64

Gorze, 10 Mars 1940

Benigna, dans ta lettre du 8 tu m'assures que ceux qui sont agriculteurs on les envoie travailler la terre. Je te l'ai déjà dit dans ma précédente lettre que d'ici ne s'en vont que les français qui ont 45 ans et plus, et que nul ne sait si on fera la même chose avec les espagnols. De sorte que nous attendrons ce que décideront les autorités. Tu sais que mon souhait est de nous réunir afin que je puisse vous nourrir.

Tu m'avertis que, si tu peux, tu iras où se trouve Sebastian. Renseignes-toi bien avant de te décider, car cela pose beaucoup de problèmes. Un : d'avance chercher un logement ; deux : placer les petits dans une école ; trois : emmener Juana avec toi etc Évidemment, je ne crois pas que ce que tu demandes soit trop pour qu'on ne te l'accorde pas. Cela dit, en fin de compte, agis à ta guise. Toi tu sais quelles sont les démarches nécessaires et tu connais la région où vous êtes. Ici on nous tient dans l'ignorance. Ce sont les rumeurs qui nous renseignent sur ce qui se passe dans le monde. Si tu emmènes Juana avec toi tu seras à la tête des quatre qui, étant encore très jeunes ont besoin de ta vigilance et de ton soutien. C'est ainsi que moi je le ferais. Tu me demandes si nous terminerons bientôt le travail que nous faisons ; ma réponse est que, à cause du froid et des intempéries, nous avons dû arrêter le travail durant pas mal de temps. Cependant, si le gouvernement le voulait, tout serait solutionné. Tout le monde sait : *« Tout vient à point qui sait attendre »*. Tu me dis que les fils savant déjà monter à vélos et que tu crains qu'ils te fassent peur en apprenant qu'ils sont tombés. Ne sois pas si soucieuse. Le principal est qu'ils se développent, même avec des bosses à la tête. Toi, continues à t'occuper d'eux le mieux que tu peux, en prenant les choses avec calme. Tout peut arriver, parce qu'il n'existe pas une chose qui n'ait pas des déboires. Mais, puisque rien n'est sûr, on ne doit pas être fataliste. Il faut vivre le présent avec calme. Tu me rends également heureux en me disant que les petits sont très contents d'aller à l'école. Mon souhait est qu'ils suivent ce chemin.

Cher fils Anastasio, je te suis reconnaissant pour la volonté que tu témoignes. Envoies-moi tes travaux scolaires et tes dessins. Continues avec ton enthousiasme jour après jour, car, grâce à lui tu prépares ton avenir. L'enfant studieux sera, toujours, récompensé un jour. En me rendant compte de ton penchant pour les études, j'ai la conviction que tu arriveras à devenir ce qu'on appelle « un homme » ; mais à la condition de ne pas oublier que tu n'y arriveras qu'à force de travailler. Sitôt que je le pourrai, moi aussi j'y mettrai du mien, tout autant que tu mets du tien, pour développer tes dons. Ainsi j'agirai avec vous tous, le jour que je serai en votre compagnie, parce que vous le méritez. Chers fils Daniel et Alicia. Je garde toujours un tas de baiser pour récompenser l'amour que vous avez envers l'école.

J'ai reçu une lettre de Sebastian et de Valero. Je n'ai aucunes nouvelles de Juana. Je les attends.

Lettre 65

Gorze, 18 Mars 1940

Votre lettre datée du 16 est arrivée à destination. Tu me pries de te dire s'il est vrai qu'on nous transfère à un autre camp. En effet, cela est l'une des rumeurs qui courent ici, parmi la foule de travailleurs, mais il ne faut pas prendre les paroles pour des faits puisque « *il est plus facile de dire que de faire* ». Nous ne savons rien encore avec certitude de ce qu'on va faire de nous, ni non plus à propos des permissions dont bénéficieront les pères de famille nombreuse. Tu me dis que, lorsque tu toucheras l'allocation tu m'enverras un cadeau. Eh bien, saches que je prends ton intention dans le mauvais sens. Je ne t'en remercie pas parce que je ne veux pas que tu dépenses par même un centime, pour moi. Ici on n'a besoin de rien si ce n'est de liberté. J'ai de la nourriture et des vêtements en trop. Tout ce que tu veux m'envoyer, tu le dépenses pour toi ou pour les enfants, car grand besoin vous avez de nourriture et de vêtements, sans oublier les chaussures. Tu vas me contrarier si tu m'envoies quelque chose. Je n'ai pas besoin de sucreries pour me régaler. Le fait que tu m'aies avoué ton désir de m'envoyer quelque chose est pour moi le cadeau que j'apprécie le plus, et, en ne m'envoyant rien, comme je t'en prie, tu doubles la valeur de ton cadeau.

Tu me dis avec insistance que tu veux aller où se trouve Sebastian. Je te répète à nouveau que tu fasses tout ce qui sera bien pour vous tous, et cela même si, pour le moment Juana ne peut pas te suivre parce que sa patronne est en petite santé. J'admets qu'on n'abandonne pas un malade, mais pars en posant la condition que tu ne tarderas pas à venir la chercher ⁶. Dis-lui de m'écrire dès qu'elle le pourra. Je suis très content que les enfants soient gros et aient de bonnes couleurs comme tu me les dépeints. Tu diras à Maria que Juan a reçu son colis, duquel il m'a donné de la marmelade et des gâteaux secs qui, j'avoue étaient très bons. Il me laissa, également, lire sa lettre laquelle m'émut beaucoup en apprenant qu'on lui laissa les clés de la maison et du commerce, preuve de la grande confiance qu'on lui a donné malgré le peu de temps qu'ils la connaissent. Pour des parents, c'est toujours une satisfaction de savoir que leurs enfants ont hérité de l'honnêteté transmise à leurs parents par leurs antécédents. Tu me réjouis également en me disant que Alicia est contente d'aller à l'école, et que Anastasio et Lauro commencent à discuter avec les enfants français. Quoiqu' étant toujours séparés, au moins les choses vont en s'améliorant pour nos enfants. C'est ce que j'ai toujours dit : il faut donner du temps au temps afin que les choses mûrissent.

En parlant de el Fin, eh bien, il a reçu une lettre de sa femme, laquelle lui dit qu'elle est allée chez le docteur de Alcaniz (ville à 3à kms d'Alcorisa) ce qui nous laisse à penser la sorte dudit docteur. Comme nous pensons que c'est le même qui est allé voir mon père, el Fin est assez préoccupé. Elle dit aussi que là-bas règne la misère. Son fils, qui a 10 ans, lui écrit qu'il travaille déjà afin d'aider sa mère et son petit frère. En Espagne, la situation est très sérieuse. Elle nous donne les bons souvenirs de Josefina. Celle-ci doit être « la Chula », quoique moi je n'arrive pas à savoir qui est cette Josefina. Je t'ai dit qu'elle était « la Chula » par déduction. Toutes les lettres reçues par les uns et les autres, sont un mystère.

Cher fils Anastasio. J'ai reçu ta lettre. Je suis content que tu sois devenu un véritable étudiant. Continue à dessiner et à réviser le calcul, car ce sont des matières très intéressantes. Tu gonfles de joie mon cœur en me disant que tu manges beaucoup et de bonnes choses ; parce que le jour où j'ai de la viande dans mon assiette, je me dis : « et mes enfants et mon épouse, que mangent-ils ? » Avec ce que tu me dis tu me tranquillises, et, je mange avec moins d'amertume la ration qu'on me donne.

⁶ Des paysans venaient au Refugio pour chercher de la main d'œuvre. Ne pouvant nourrir convenablement les quatre jeunes enfants restés avec elle au Refugio, Benigna accepta de laisser partir Juana avec un paysan afin d'aider sa femme qui, suite à une chute, avait un bras plâtré. Elle la laissa partir à la condition qu'elle les quitterai dès que la paysanne serait guérie.

Rien de plus. Mes meilleurs souvenirs pour vous tous, sans oublier les dames Engracia et Teresa. Benigna, je t'envoie des timbres-poste de 90 centimes frappés d'un F, ne colle donc pas des timbres puisque le F est la franchise. Le patron de Sebastian a répondu à la lettre que je lui ai envoyée en lui recommandant nos fils.

Lettre 66

Gorze, 26 Mars 1940

Dans votre lettre du 24 je vois que vous êtes en bonne santé et bien financièrement. Je me réjouis doublement : premièrement parce que tu as touché l'allocation, de laquelle vous aviez un grand besoin, et, deuxièmement parce que mon leitmotiv est en train de se concrétiser. J'ai toujours dit qu'il faut s'accommoder au présent en ayant confiance au lendemain. Ce que nous attendons ne sont pas des choses du temps où la reine Berthe filait ni ce que dit la chanson :

*Hier tu m'as dit aujourd'hui
Aujourd'hui tu me dis demain ;
Et demain tu me diras
Que de ce qui a été dit
Il n'y a rien.*

Nul ne sait ce que nous réserve demain. Donc patience et espérance. Tu es surprise de savoir que ce que je n'ai jamais fait je dois le faire aujourd'hui. C'est vrai, ici je suis en train de faire des cloisons en briques, c'est-à-dire, faisant le maçon.

En ce qui concerne l'annonce de la permission, je crois que tôt ou tard, nous tous l'aurons. Juan m'a déjà dit que le capitaine lui en a fait la promesse, mais, étant, justement, parti lui-même en permission nous attendions son retour pour donner suite à notre demande. Je suis préoccupé en ce qui concerne ta santé, puisque tu me dis, soit que le climat de ta contrée ne te convient pas, soit que tu te sens tout à fait bien. Parles clairement, car je ne te comprends pas. Je ne te le dirai plus : si tu m'envoies quelque chose je ne t'en remercierai pas, d'autant plus que moi je n'ai pas besoin de ce qu'il vous faut pour se nourrir, se vêtir et se chauffer décentement. Attention ! Moi je ne veux pas dire avec cela que tu fasses ce que tu voudras avec l'argent, mais le contraire. Tu sais très bien comment le dépenser. Cependant, rien ne m'empêche de te donner mon point de vue. La chose principale est celle de se nourrir pour que toi tu puisses résister, et les enfants puissent se développer dans de bonnes conditions.... En disant cela, il me vient à l'esprit ce que, il n'y a pas longtemps, nous a raconté notre philosophe de baraque : « *Un élève demanda au sage Diogène quelle était pour l'homme, la meilleure heure pour manger. Il lui répondit : le riche à l'heure qu'il veut et le pauvre à celle qu'il peut* ». Après la nourriture viennent l'habillement et les chaussures, juste l'indispensable. Dans ce que tu dois dépenser le moins possible c'est dans le mobilier et les choses inutiles de toutes sortes. Je dis cela parce que nous n'avons pas l'assurance de rester où nous sommes, et ignorons où nous nous fixerons. A l'instar des gitans, nous ne connaissons pas quel sera l'endroit où nous irons après-demain, parce que nous n'avons pas de maison et dépendons des autorités. Par conséquent, n'achètes que le plus indispensable et des choses qui peuvent être abandonnées le jour où nous devons changer de coin. A nous, ce qui nous intéresse c'est d'avoir de l'argent dans la poche, car nous savons que c'est ce qu'il y a de plus pratique et que, « avec la bourse pleine, on peut presto dresser la table ».

Benigna, tu m'informes que Sebastian t'a dit que ma lettre a beaucoup ému ses patrons. Dans sa lettre que j'ai reçue avec la vôtre, Valero me dit également la même chose. Il m'écrit que le patron l'a lue à haute voix et que les femmes présentes pleurèrent en l'écoutant. Avant de l'expédier, j'ai donné la dite lettre au sergent qui est avec Juan, lequel l'a traduite et « perfectionné » en français. Quand je viendrai vous voir je vous montrerai sa copie.

Chère fille Maria. Avant tout je te souhaite une bonne santé. Je suis très content que tu ais eu de la chance de trouver d'aussi bons patrons. Il est très utile d'avoir des relations avec des personnes qui

ont de l'éducation et de l'intelligence parce que plus qu'un devoir c'est un plaisir de les respecter et de converser avec elles. A propos de la paye de l'allocation, je tiens à te donner un conseil, et cela même en n'ayant aucun droit sur toi, et malgré que tu ais un mari auquel tu te dois. Prends ce que je veux te dire comme étant les bonnes paroles de ton père : vu que tu n'es pas très âgée et, qu'à cause de la guerre tu n'as pas encore administré ton foyer, puisque tu n'en as pas (et ne l'as jamais eu), je te conseille de dépenser le moins possible dans des futilités. Essaies de mettre des francs de côté afin que le jour où arrive ton mari tu en aies, même si c'est peu, pour commencer à nouveau votre vie matrimoniale. En premier, paye tes dettes, si tu en as, parce que « *celui qui paye ses dettes s'enrichit* ».

Cher fils Anastasio. Je suis très content de savoir que tu as beaucoup de volonté pour étudier, et de voir que ton écriture s'améliore, ce qui me fait croire que, par conséquent, tu progresses dans le calcul. Tu verras que cette matière te sera très utile dans la vie professionnelle ainsi que dans celle de tous les jours. Les chiffres renferment autant, et même plus, d'attraits que les lettres. Cher fils Lauro. En regardant ta signature je vois que tu t'intéresses à l'écriture. Si tu continues ainsi, très vite tu m'écriras, chose qui m'enchantera. Chère fille Alicia. J'attends également le jour où tu sauras signer toute seule, ce qui sera pour moi en enchantement de plus. A l'instant, alors que ma plume écrit cette phrase, c'est avec émotion et amour que j'accumule dans ma poitrine les baisers qui doivent t'être donnés aussitôt que nous nous verrons.

Lettre 67

Gorze, 4 Avril 1940

Dans votre lettre du 1^{er} je me rends compte que vous êtes bien et que l'amélioration de votre situation continue de progresser. Je ne demande pas plus pour l'instant. Benigna, tu te plains que tu as besoin de beaucoup d'argent car tout est très cher. Moi je ne t'impose rien concernant l'administration de l'argent. Je t'ai seulement donné mon opinion sur ce sujet, opinion qui ne varie pas. Je pense que nous devons dépenser le peu de francs que nous avons pour des choses que, même étant utiles, ne sont pas indispensables. Nous devons éviter de faire un emprunt à intérêt, puisque nous savons très bien tous deux, pour avoir été punis, que payer de l'argent c'est se casser les bras. La première nécessité de l'homme est de se nourrir afin de se conserver en vie. On dit bien : « *Il est trop tard, après la mort le médecin ne sert à rien* ». Parmi tes besoins, tu verras quel est le plus indispensable. Tu me dis que les draps te manquent énormément parce que tu en as assez de dormir sans. Achètes les mais si tu peux t'arranger avec quatre, n'en prends pas six. Le moins sera le mieux car, lorsque viendra le jour où nous pourrons nous établir (comme des personnes dignes), nous nous meublerons et nous nous équiperons.

Le fait, que tous sont très satisfaits de nos fils, c'est quelque chose d'important pour nous, car la façon qu'ils ont de se comporter est due à notre éducation et à l'exemple que nous sommes pour eux. Par conséquent, je veux me conduire avec honnêteté, conduite qui, tant à toi comme à moi, nous a été conseillée et démontrée par nos parents. Cela fait que l'on récolte ce qu'on sème. Pour revenir à la permission, eh bien, nous pensons que Juan vous verra bientôt et après ce sera mon tour. Nous attendons avec impatience et la résignation que requiert cet événement, sans nous désespérer, confiants dans notre destin.

Voici des nouvelles d'Espagne. El Fin a reçu une lettre de sa femme, lui disant qu'elle a été passer une visite à Barcelone. Elle envoie ses meilleurs souvenirs pour nous tous et aussi, malheureusement, elle dit que son père est mort en Février. En faisant les adieux à mes parents, je savais très bien que nous nous serrions dans les bras pour la dernière fois. Ils portaient déjà beaucoup d'années sur les épaules. Comme souvenir mortuaire nous garderons l'image de l'homme travailleur, honnête et noble qu'il fut. La femme de el Fin dit qu'elle n'a pas pu l'accompagner à son repos éternel car étant assez malade elle se trouvait alitée. Nous nous imaginons quelle était sa maladie. Elle envoie également à son mari les meilleurs souvenirs de el Royo, mon cousin, el Marcelino, ce dont, selon moi, toutes les lettres qui sont arrivées étaient confondues. Il s'en suit donc que ceux qui m'envoyaient des souvenirs sont les frères de el Royo. La Josefina, celle que je croyais être la Chula, en fait est la petite sœur de el Royo. Nous tirerons au clair cet embrouillamini quand nous aurons plus de temps.

Cher fils Anastasio. Ta lettre m'apprend que Jeudi dernier vous avez eu une « récréation » que vous attendez depuis longtemps. D'après ce que je lis, toi Lauro et Alicia avez eu beaucoup de joie en vous sentant libres de pouvoir courir selon votre fantaisie. Tu écris que vous êtes allés avec votre mère à pied, très loin, à la ferme où travaille votre sœur Juana. Vous avez marché le plus vite que vous pouviez afin de lui donner un baiser et une embrassade. Je sais qu'elle vous attendait avec les bras ouverts. Ce jour sera pour vous un souvenir historique, puisque c'est le premier jour de fête dont vous avez profité joyeusement, libres comme des oiseaux, depuis votre sortie du Refugio. Tu termines ta lettre en me disant que lundi tu retourneras à l'école et que tu as un dessin déjà commencé. Alors, nous verrons si, lorsque je viendrai avec ma permission, tu l'auras terminé. Chère fille Juana. Merci beaucoup pour tout ce que tu me dis à propos de ta mère et de tes frères. Tu me réjouis en m'assurant que tu ne tarderas pas à retourner à l'école, comme nous tous le désirons ; mais, tant que tu seras avec tes patrons, tâches de t'acquitter de ton devoir le mieux possible. Ce n'est pas parce que tu vas t'en aller que tu dois faire mal les choses et être impatiente. Ceux de la baraque trouvèrent très drôle l'épouvante qu'eut le commis de la ferme quand vous lui avez offert une des bananes qu'apporta votre mère pour le dessert. Vous me

racontez que, en la voyant, il s'enfuit en courant de la table, épouvanté par un tel fruit. Chaque village a son idiot. Juana, il est évident que tu as besoin d'aller à l'école, car tu as une très mauvaise écriture.

Lettre 68

Gorze, 12 Avril 1940

Dans la présente lettre, je tiens à vous remercier pour la joie que j'ai eu en lisant la votre, me racontant le jour historique que vous avez vécu, historique parce qu'il est le plus émouvant de tous ceux déjà passé en France. J'imagine très bien votre joie et votre émotion en vous voyant tous ensemble après tant de jours de séparation. La plus heureuse de tous ça a été toi, la mère, qui a eu tous ses enfants près d'elle ; heureuse et orgueilleuse comme la poule entourée de ses poussins.

Le fait de vous imaginer ainsi, réunis, suffit pour que moi aussi je me sente fier et orgueilleux. Au moins je sais, et tu sais, que tous nos enfants sont à ta portée. Je ne suis pas étonné que dans votre allégresse, vous avez ressenti avec plus de tristesse mon absence. Comme il manque toujours un truc pour que les choses soient parfaites, nous ne devons pas gaspiller les rares occasions que nous avons d'être heureux. Mon compagnon, des Alpes, celui de la province de Huesca, parmi d'autres sentences m'a dicté la suivante : « *Celui qui gaspille un moment agréable de sa vie est comme celui qui s'endort à la moitié d'un banquet* ». On peut en déduire que ce qui compte dans la vie c'est savoir vivre. Jamais deux sans trois : d'ici peu de temps vos bras m'étreindront et je pourrai dire à quel point je suis fier de vous pour avoir conservé, intacts, l'amour et l'espoir de nous réunir, chose sur laquelle beaucoup de pères ne peuvent plus compter à cause de la triste période qu'est la notre. Tant que ne se perd pas la résignation, nous pourrons avoir l'espoir que nous arriverons à ce que nous désirons tant. Moi je me trouve bien. Je suis tout comme tu vois Juan⁷. Comme je te l'ai toujours dit et tu peux le vérifier en écoutant ce que te répond Juan, ici nous n'avons besoin de rien. Tu n'a pas à t'en faire pour moi. A propos de Juan, je ne lui écrit pas, car, lorsque vous recevrez cette lettre, il sera déjà en chemin, direction la Moselle. Par conséquent, je m'adresse à Maria. Chère fille. Ces lignes sont te présenter mes félicitations en ce jour si heureux. Enfin, ce qui agitait tant tes pensées s'est réalisé. Enfin tu es émerveillée par ce qui n'était (jusqu'à ce jour) qu'une lueur d'espérance. Finalement tu étreins entre tes bras l'être le plus aimé. Tu vois comme le jour tant espéré est arrivé ? Grâce à ta patience tu as préservé ta santé et tu peux profiter amplement de ce jour mémorable. Moi, j'ai toujours dit qu'on ne doit pas désespérer. Je n'ai jamais donné de mauvais conseils. Pour ne pas perdre le courage ni les forces dans la résignation, il faut répandre les peines dans l'air : que le vent les emporte !

Mes meilleurs souvenirs pour les dames Engracia et Teresa, à tes frères et, pour conclure, je viens étreindre et consoler celle qui en a le plus besoin, c'est-à-dire, toi, épouse et mère.

⁷ Enfin, après une séparation de deux ans, Juan obtint une permission d'une semaine pour voir son épouse. Marcelino l'obtint à son tour (dès le retour de Juan au camp). Il profita de cette occasion mémorable pour se faire photographier avec sa famille

Lettre 69

Novéant-sur-Moselle, 16 Mai 1940

En lisant votre lettre du 11, je me réjouis et je vous remercie doublement, pour m'avoir envoyé vos félicitations le jour de mon anniversaire, et toi, en particulier, pour m'avoir rappelé l'anniversaire de notre mariage. Dans la tragédie que nous vivons, beaucoup sont les dangers que nous avons traversés, chacun de son côté, mais, puis qu'aujourd'hui nous pouvons échanger ces souvenirs mémorables, ne soyons pas tout à fait tristes. Pour l'instant l'essentiel est que nous ayons le bonheur, tant nos enfants que nous-mêmes, de nous conserver en bonne santé pour continuer à vivre avec patience, car c'est ce qui nous fait penser, et avec l'espérance, qui, elle, est notre consolation. Nous attendons les mois –et même l'année– à venir la fin de notre calvaire pour, de nouveau, entreprendre, normalement notre vie, en étant heureux comme nous le fûmes, cela fait peu. Comparés aux jours que nous vécûmes en collectivité à Villafranca del Penèdes avant notre exode me semblent qu'ils sont ceux que nous conte Don Quichotte ⁸ : *Des temps appelés âge d'or, car en ces temps, on ignorait l'or et les mots « tien » et « mien ». La terre mère offrait l'eau de ses fontaines pour boire, les plantes et les fruits pour manger. Alors tout était paix et concorde. On n'avait pas besoin de gardes, ni de juges parceque tous respectaient ce qui était juste et honnête.*"

Benigna, comme tu le vois en tête de cette lettre, nous avons changé de ville. Nous ne savons pas encore quel sera notre travail. Sitôt que nous serons à demeure je te mettrai au courant de tout. Dans ma prochaine lettre j'aurai des sujets pour t'écrire plus longuement.

Transmets de ma part les félicitations à Madame Engracia. Je comprends la joie qu'elle a eue en voyant son fils venir à la maison avec une permission. Que peut désirer de plus cher une mère ?

En ce qui concerne notre situation, tu me dis que là où vous êtes courent les rumeurs affirmant qu'on a bombardé l'endroit où nous sommes. Tu peux être tranquille pour le moment nous n'avons aucune sorte de danger. Nous n'avons même pas eu une alerte.

⁸ Marcelino admirait particulièrement trois personnages : « Jésus-Christ », « Pasteur » et « Don Quichotte »

Lettre 70

Novéant-sur-Moselle, 21 Mai 1940

J'ai reçu votre lettre du 17. Je suis content de savoir que vous êtes en bonne santé, ce qui est le principal. Tout le reste passe et continuera à passer. Sur notre situation nous ne pouvons rien dire puisque, ici, nous n'avons rien vu de particulier, et nous ne savons ni ce qui se passe ni ce qui se trame. Notre ambiance est toujours la même et notre isolement plus sévère que jamais. Nous sommes à 6 kilomètres plus près de vous, élargissant un bout de route que nous terminerons bientôt, vu qu'il ne s'agit que de quelques mètres. Par conséquent, nous pensons que nous ne resterons pas longtemps dans ce village.

Tu me demandes si nous avons un endroit où nous réfugier en cas de bombardement. Eh bien nous avons un refuge tout près d'où nous dormons. Jusqu'à maintenant nous n'en n'avons pas eu besoin. En ce qui concerne la carte de travail, tout comme Sebastian tu dois la faire aussi vite que tu le pourras. Cela est indispensable pour Sebastian parce que, étant un homme, on peut l'arrêter sur la route pour lui demander ses papiers. Dans la dernière lettre que je lui ai écrite je lui conseille de ne pas oublier les démarches indispensables pour obtenir sa carte. Si par hasard il y a un contretemps parce qu'il se trouve dans un autre département, il est préférable qu'il revienne avec toi, car maintenant le travail ne lui manquera pas. Les patrons disent qu'ils aiment beaucoup nos fils mais apparemment, ils ne font pas preuve de bonne volonté pour leur arranger les papiers. « *Bien faire et laisser dire* ».

Parfois, je crois que le gouvernement français nous a trompés et que les français sont en train de faire de même. Puisque je n'ai confiance en personne, hormis vous, je dis à ces Messieurs que je suis le père et que, comme tel, je ne veux pas qu'un jour il arrive que mon fils aîné ne puisse pas circuler, pas même pour venir à bout de la paperasse administrative nécessaire. Etant moi absent, quelqu'un d'autre doit être la tête de famille. Nous ne demandons rien d'autre. Qu'on ne nous concède pas une aussi petite chose ne me paraît pas bien. A quoi sert qu'on nous dise qu'on nous aime beaucoup si ce n'est que pour nous faire pleurer ? Je me rappelle ce que me disaient mes parents : « *Mes fils, tâchez de travailler pour votre compte, même en ramassant des papiers le long des rues, car même le meilleur des patrons mérite d'être pendu à la girouette de la plus haute tour* ».

Benigna tu me dis que Juana est à nouveau en ta compagnie, ce qui me plaît puisque c'est ce que je désirais également. Savoir que ses patrons lui payaient 40 francs est une honte, d'autant plus que la pauvre créature s'éreintait au travail. Dans ces conditions on peut avoir des domestiques et les aimer. Ce sont eux qui nous mettent dans des conditions que nous empêchent de prendre un autre chemin. Ces choses là ne se font que lorsque quelqu'un est obligé de les faire pour se sauver d'un désastre tragique, mais tant qu'il y a des possibilités de vie et d'espérances pour tous, il est criminel de se comporter de cette façon. Il est évident que comme on dit habituellement, du peu ils nous donnent pas grand-chose et du beaucoup rien du tout. L'estime qu'ils disent avoir pour nous n'est qu'un prétexte pour mieux profiter de nous. Ils sont ce qu'ils sont et non ce qu'ils nous font croire qu'ils sont. On a raison de dire que : « *Le singe est toujours singe, fût-il déguisé en prince* ». Même en sachant que le monde est ainsi depuis toujours c'est-à-dire que tout ce qu'il y a de meilleur va aux riches et que les maigres maigrissent pendant que les gros grossissent, ceux qui travaillent doivent gagner suffisamment pour pouvoir manger, se vêtir et subvenir aux dépenses de leur famille. En se comportant comme ils le font (et l'ont toujours fait), je ne comprends pas que la bourgeoisie s'étonne qu'éclatent des révolutions..

Je dis la même chose à Sebastian et à Valero, lorsqu'ils termineront leur contrat, ça ne vaut pas la peine qu'ils soient si loin, d'autant plus qu'ils ne gagnent qu'une misère. Ils t'aideront d'avantage en les ayant près de toi.

Lettre 71

Novéant-sur-Moselle, 27 Mai 1940

Grâce à votre lettre du 23 je suis tranquilisé, sachant que vous avez la santé et du courage choses qui ont beaucoup de valeur durant les jours que nous vivons. Benigna, tu me demandes quel est mon travail. Eh bien, nous sommes en train de faire une route que nous terminerons très vite. Ce qui m'a également fait plaisir est de savoir que Sebastian et Valero sont venus vous voir et que tu les a trouvés bien, quoique tu me caches quelque chose puisque tu ne me dis rien de la jambe blessée. L'a-t-il guérie ? Tu ne me dis rien non plus de la carte de travail. Je suppose qu'on vous l'a déjà donnée. Si vous l'attendez encore, c'est que vous savez mieux que moi comment l'administration d'où vous êtes vous régit. Moi je n'ai plus confiance parce que « *chat échaudé craint l'eau froide* ». Ils nous ont fait remplir tant de questionnaires et signer tant de pétitions en nous promettant monts et merveilles, qu'on a du mal à croire qu'ils soient aussi menteurs. Quels qu'ils soient ceux qui ont le commandement acculent le peuple dans l'oubli. Il ne nous est pas difficile d'affirmer que « *le loup mourra dans sa peau* ».

Tu sauras que Gracia (el Fin) a reçu une lettre de Carmen, dans laquelle il a envoyé le billet joint à cette lettre. Je te le fais parvenir afin que tu remarques qu'il la même «écriture que celle de la lettre que j'ai reçue. Voilà pourquoi je n'arrivais pas à comprendre ce qu'ils disaient. Si tu veux écrire directement à Manuela, tu lui dis que depuis que nous sommes restés ensemble dans le camp d'Argelès-sur-Mer nous ne l'avons pas vu et ignorons l'endroit où il se trouve. Tu ajoutes que si, par hasard, nous apprenons quelque chose tout aussitôt nous ferons le possible pour l'en informer. Nombreux sont ceux qui, comme elle recherchent leur famille. Tu me dis également que tu désires avoir des nouvelles de ta famille afin de pouvoir tout particulièrement correspondre avec ma mère. Tu peux le faire en ne lui disant rien d'autre que cela ; lui transmettre les meilleurs souvenirs et les termes usuels sans ajouter une autre phrase. Pardonne-moi de te répéter avec insistance que si tu lui écris tu ne lui dises pas ce que je t'ai dit, afin d'éviter que tu l'embrouilles et, sans le vouloir, tu compliques la vie des autres, car, je t'assure qu'en Espagne ils souffrent plus que nous. Tu peux envoyer ta lettre à l'adresse suivante : Manuela Hernandez, Route basse (ou du pou).

Cher fils Anastasio, je suis heureux que tu sois content de voir ta sœur Juana à vos côtés. Cela me prouve l'amour que vous avez les uns pour les autres et l'honneur que vous faites à nous, vos parents, de vous avoir si bons et bien éduqués malgré la mauvaise passe que nous vivons. Je suis également très satisfait en voyant que tu es passionné d'apprendre le français. Je te prie instamment que lorsque tu auras des doutes et des problèmes à l'école, en arrivant à la maison tu les avoues à tes frères et à tes sœurs. En faisant ainsi, tu verras comme on apprend plus vite et plus facilement. N'arrêtez pas de converser à propos des questions qui vous préoccupent.

Je dois vous donner ce conseil : on sait très bien que les enfants aiment se faire des paris. Alors toi, fais attention parce qu'on dit depuis toujours, et moi je le confirme, que celui qui parie per le pain et la panière. Tu me demandes de t'envoyer des timbres-poste parce que Valero en fait une collection avec ton aide. Hormis les espagnols que vous avez déjà, ceux que l'on voit par ici ont tous la même image et le même cachet de la poste que ceux que vous voyez sur les enveloppes de nos lettres. Si par hasard j'en vois des différents, je vous les enverrai. Chère fille Juana. Tu m'oblige à te dire que ce que je viens de dire à ton frère, puisque toi aussi tu es très contente d'être revenue auprès de ta mère et de tes frères et que, tout comme lui, tu manifestes la joie que tu as de pouvoir aller tout les jours à l'école. Etudies avec ardeur, car l'instruction fera de toi une femme appréciée et respectée. Je tiens également à te faire cet avertissement : bien que tu sois partie de la ferme où tu travaillais très à contrecœur, n'ai jamais la stupidité de te moquer de la campagne et des paysans en général, et de tes ex-patrons en particulier, parce que nous ne savons pas encore où nous irons atterrir. Rester en bon terme avec les

gens ne coûte rien t cela peut t'être utile plus tard. Donc n'oublies pas : « *le silence est d'or* ».

Maintenant je tiens à saluer les personnes qui vous demandent de mes nouvelles, les dames Engracia et Teresa. A Madame Engracia tu lui dis que je partage la peine qu'elle a en voyant son fils partir pour rejoindre sa caserne ; qu'elle supporte cette séparation avec patience, en pensant qu'un jour prendront fin nos malheurs. Lauro et Alicia, ne pensez pas que je vous oublie, ne serait-ce qu'un instant, car, étant vous deux les plus petits, vous êtes ceux à qui je pense le plus.